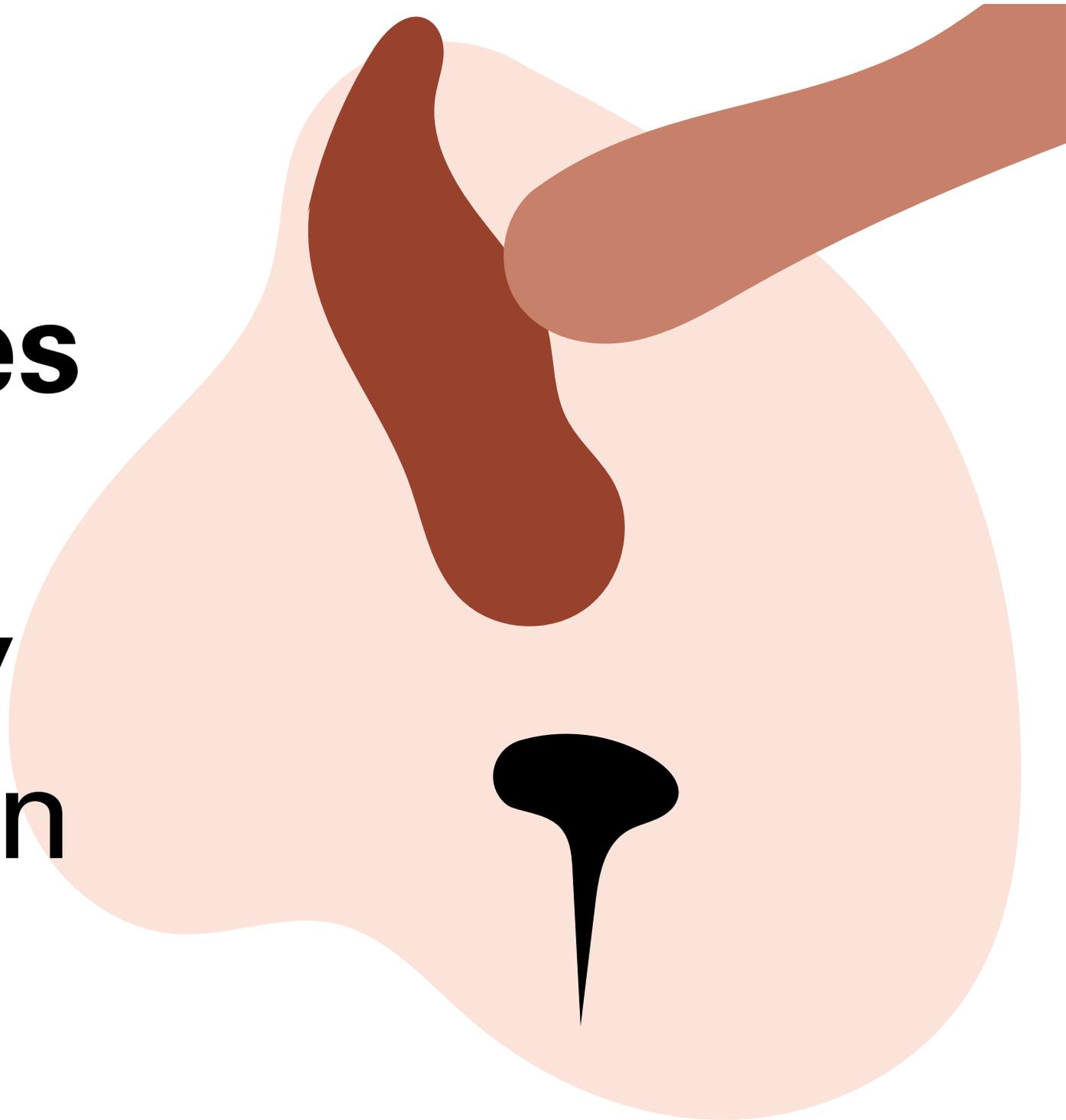


Épisodes

Tiffany
Jandrain





Tiffany Jandrain a obtenu en 2017 une bourse FRESH du F.R.S.-FNRS en vue de réaliser une thèse de doctorat dans le domaine Langues, Lettres et Traductologie à la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons. Passionnée par la littérature depuis son plus jeune âge, elle a entrepris très tôt l'écriture de quelques nouvelles et poèmes.

Ce concours de nouvelles axé sur le respect, la tolérance et l'acceptation de l'autre a été pour elle une occasion en or d'allier à la fois ces thèmes qui lui tiennent fort à cœur et l'exercice d'écriture.

1.

C'est un magnifique matin de printemps, comme on les aime : ensoleillé, parfumé, frais mais sur le point de se réchauffer. Le soleil caresse doucement à travers les stores vénitiens de la fenêtre le visage d'Alex, qui, n'ayant pas beaucoup dormi de la nuit en raison d'une soirée improvisée la veille avec ses amis de toujours, profite insoucieusement de ces derniers instants de sommeil. Il est sept heures ; les cris de son radio-réveil retentent et le font émerger difficilement de ses paisibles rêves, où Constance, l'amour de sa vie, a joyeusement dansé devant ses yeux toute la nuit. Après un énième cri, Alex se lève enfin ; même si la fatigue se fait fortement ressentir, son travail aura de toute façon toujours raison de son sommeil. Du moins, pour l'instant. Un autre cri retentit depuis le salon : celui de son chaton Solstice, qui, au vu des jouets éparpillés aux quatre coins de la pièce, aura encore couru toute la nuit. « Solstice ! se réjouit Alex. Avec la soirée d'hier, tu aurais même pu déclencher l'alarme de l'appart' que je n'aurais rien entendu ! » Tout ronronnant, Solstice vient se faufiler entre ses jambes. Le bonheur que procure ce petit chat fascine Alex depuis le premier jour de son arrivée ici. Le petit-déjeuner se passe ; le soleil s'affiche de plus en plus fièrement. Les oiseaux chantent, ce qui a toujours eu don d'égayer Alex. Constance viendra dîner ce soir à l'appart' après un long séjour de formation en Écosse. Les retrouvailles s'annoncent parfaites : tout est prévu depuis longtemps, Alex y a veillé. C'est selon toute vraisemblance une merveilleuse journée en perspective. Pourtant, le cauchemar est de retour, comme chaque matin.

2.

Camille est comme d'habitude en retard et se dépêche de retrouver son sac à dos. Impossible de mettre la main dessus ; Benoît, un fanatique du rangement et de l'ordre, y est probablement pour quelque chose. Mais impossible de savoir, car Benoît est déjà parti depuis une

bonne demi-heure sur les routes vers sa petite entreprise, où ses brillantes compétences de manager vont à nouveau témoigner de son génie. À cette pensée, Camille sourit, de fierté. Et d'amour. Benoît est l'homme de sa vie. Ils se sont rencontrés il y a quelques années à l'anniversaire d'un ami commun. Se sont revus quelques jours plus tard. Se sont côtoyés pendant plusieurs semaines. Et ne se sont plus quittés depuis.

«Va vite te brosser les dents, mon petit chat ! » s'écrie Camille à Lucie, leur jeune fille. Lucie est leur plus grande fierté, à tous les deux. Elle est vive et pleine de malice. À cinq ans à peine, elle sait déjà lire ; elle a appris par elle-même quand ses jeux ne lui suffisaient plus. Curieuse de toute, elle pose toujours plein de questions sur le monde qui l'entoure, elle veut toujours en savoir plus.

«Ah, te voilà, toi ! s'écrie Camille en attrapant son sac, déposé dans son bureau.

– Je l'ai rangé là parce que Papa m'a dit qu'il ne fallait pas laisser traîner les affaires », lui explique consciencieusement Lucie.

Camille l'observe avec amusement et lui lance joyeusement :

«Allez, mon petit chat, enfiler ton manteau, on doit aller à l'école maintenant ! »

C'est un magnifique matin printanier qui se profile et tout semble aller pour le mieux. Cette vie de famille ne pourrait être plus parfaite et comble Camille, qui ne cesse de se répéter à quel point la chance lui sourit. À ce niveau-là, du moins.

Car, après, le cauchemar est de retour, comme chaque matin.

3.

Alex se rend à pied au cabinet vétérinaire qui lui sert de lieu de travail pendant plusieurs semaines de stage. Ce métier est à ses yeux passionnant et lui plaît au plus haut point, car il lui apporte avant tout un sentiment d'utilité. Faire tout ce qui est possible pour sauver des vies, apaiser des souffrances, prodiguer du bon dans ce monde, en lequel Alex perd parfois foi... comme en cet instant précisément. Comme

chaque matin.

Toutes les options ont été explorées : il n'y a pas d'autre chemin pour se rendre au cabinet, qui est trop près pour y aller raisonnablement en voiture, mais semble interminable lorsque l'on s'y engage à pied. Ce sentiment de dégoût, d'incompréhension, de colère commence à l'envahir peu à peu. Tous ses sens sont en alerte. Ce n'est plus qu'une question de secondes ; et cette constatation fataliste l'écoeure davantage.

Le cauchemar commence. D'abord, des mots, des phrases, qui, selon les locuteurs, qui l'examinent à la loupe, sont bien placés. Puis, face à l'absence de réponse et de réaction, des insultes. De nombreuses insultes. Injustifiées. Assassines. Toujours. Tous les jours. Des regards dépravants qui durent longtemps. Trop longtemps. Qui dénudent. Qui meurtrissent. Des gestes grossiers qui dérangent. Qui affaiblissent. Qui font remettre tout en question. Bref, des comportements dégradants et indécents qui bouleversent et contre lesquels peu d'armes existent.

«Avec tes beaux petits muscles, tu devrais pas avoir peur, hein !

– Regardez comment cette petite pute s'est habillée aujourd'hui !

– Tu le cherches hein, à ce qu'on t'emmerde ! »

Et Alex sait que l'arrivée du printemps concourt à la hausse de ces paroles et de ces conduites avilissantes quotidiennes : la chaleur des rayons du soleil qui berçait tant ce matin duveteux est devenue une tare, un supplice. Les vêtements choisis en raison de ce beau temps deviennent les témoins et les justifications, selon les locuteurs, de leurs actes odieux. «Alors que cela ne devrait pas être le cas ! » hurle mentalement Alex. Une mauvaise expérience qui s'est produite il y a maintenant trois ans a fortement motivé Alex de suivre de cours de self-défense. Si les techniques et moyens sont désormais à sa portée, la peur, elle, ne partira jamais totalement. Ce sont des blessures qu'il est difficile de panser.

Mais, voilà : le problème avec ce type de chemin, c'est qu'il y a généralement un aller... et un retour.

4.

Camille arrive enfin à son bureau où son travail de journaliste l'attend. La course en valait la chandelle, puisque le clocher de l'église à côté de la boîte indique neuf heures pile au moment où son ordinateur lui souhaite la bienvenue.

« Dépêche-toi de m'apporter le dossier Erica ! Il doit absolument être sur mon bureau avant midi ! » lui lance Olivier, son directeur, furibond comme d'habitude, qui passait par là.

« Et un "bonjour", non ? » pense très fort Camille en colère.

On a beau faire : quand on est le nouveau ou la nouvelle dans la boîte, peu importe que l'on effectue des heures supplémentaires par dizaines, qu'on réalise tout, voire plus, à la perfection, qu'on déniche le scoop de l'année, bref qu'on essaye de se faire le plus petit tout en accomplissant l'équivalent du travail de cinq collègues réunis, on finira quand même par se faire rabrouer par le patron, et ce, en public. Il ne faut pas chercher de quelconques raisons : les « petits jeunes » resteront ceux à lyncher et à inonder de boulot. Et le pire, c'est que c'est admis parmi les collègues : « On a toujours fait comme ça. Moi aussi, j'en ai bavé quand j'étais jeune. Et je vais même te dire : c'était pire avant, alors ne t'avise pas de te plaindre. Tu en as de la chance, c'est moi qui te le dis. »

Face à ces aberrations, Camille reste sans voix : faut-il leur dire que cette explication n'est en rien un argument et ne justifie rien du tout ? Ou leur dire que non, la chance n'est pas forcément de la partie, que non, la vie n'est pas moins pire qu'avant, que le problème est peut-être aussi tout bonnement ailleurs en même temps ?

Non, Camille n'en a ni le courage ni l'envie, surtout en sachant ce qui va lui arriver dans peu de temps, quand aller se chercher une simple tasse de thé à la salle de repos va devenir un calvaire sans nom. Surtout en songeant à ce qui lui arrivera le mois prochain, quand l'activité trimestrielle de « team building » de la boîte se transformera en supplice. Surtout en ressassant les épreuves douloureuses déjà subies. Faut-il tout arrêter ? Chercher un emploi ailleurs ? continuer à supporter cela ? Au nom de quoi ?

Non, Camille ne peut s'arrêter à ces agissements pourtant déshumanisants. Il faut au contraire leur montrer que ces derniers ne l'atteignent

pas. Ne l'ébranlent pas. Ne l'affectent pas. Mais il ne faut pas les laisser faire non plus : il faut leur montrer qu'ils ne gagnent pas et qu'ils ne gagneront jamais. Montrer son indifférence et, quand cela va trop loin, les remettre subtilement et fermement à leur place. Mais il ne faut pas leur riposter de front non plus. Parce que, ce groupe de gars-là et leur mentalité fâcheuse, on ne peut pas les changer. Ils seront toujours plus forts, surtout quand le patron fait partie de ce groupe et qu'ils sont dès lors intouchables.

Vers onze heures, Camille se lève donc, le ventre noué, et se dirige vers la salle de repos, en espérant n'y croiser personne. Cette pensée est absurde bien sûr, et Camille s'en veut de se voiler la face, comme à chaque fois qu'il faut se rendre dans cette pièce. Malheureusement, Guillaume et Cédric, connus pour ne jamais travailler et pour des méfaits plus graves, y boivent leur café tout en se racontant des blagues salaces. Ce n'est plus qu'une question de secondes.

« Hé, Camille ! On en a une bonne pour toi ! lui lance Cédric. Devine pourquoi les blondes... »

– Ah ben non, Cédric ! s'esclaffe son acolyte, Camille, ben, c'est une chochette, hein !

– T'as raison ! Peut pas savoir !

– Tu viens chercher ta p'tite tasse de thééé ?

– T'as sorti tes beaux p'tits vêtements aujourd'hui, à ce que je vois !

– La prochaine fois, mets une robe, qu'on profite du spectacle !

– Ouais bah, Guillaume, t'oublies un truc : il faudra p't-être demander ce qu'en pense Benoît !

– T'as raison, fieu !

– Benoïïït, je t'aiiiiime !

– Pfff, ça me dégôte !

– Moi aussi ! »

Camille entend, mais n'écoute pas. Tant de répliques qui remettraient ces deux pourritures à leur place lui viennent en tête. Mais ils n'en valent pas la peine, il faut manifester plus de force qu'eux, il faut leur montrer que leurs commentaires infects n'aboutiront jamais à rien. Mais, voilà : le problème avec ce type d'événement, c'est qu'il reviendra... et au plus tard le lendemain.

5.

« On va trouver une solution, ça ne peut plus durer, répond fermement Constance.

- Non, justement, ça serait entrer dans leur jeu ! Il faut être plus fort qu’eux, leur montrer qu’on s’en fout, qu’ils n’en valent pas la peine.
- Mais le problème, Alex, c’est qu’on ne s’en fout pas, justement ! Je ne supporte pas l’idée que tu subisses ça, qui plus est au quotidien !
- On sait très bien ce qu’ils cherchent à faire ; ils ne m’auront pas.
- Ça, tu n’en sais rien ! Il suffit d’une fois. Une fois où tu arrives au mauvais moment au mauvais endroit. Et tu ne peux rien faire contre ça. »

Alex sait qu’elle a raison. On ne peut rien faire contre la sauvagerie de certains. Mais devoir accepter d’agir en fonction d’eux pour éviter des comportements agressifs et odieux alors qu’on est l’innocent de l’histoire, cela, c’est au-dessus de ses forces. À cet instant précis, des souvenirs de sa mère lui reviennent : « Le plus important dans la vie, Alex, c’est à la fois de respecter les autres et de rester entier et intègre vis-à-vis de soi-même. Ne fais jamais rien qui aille à l’encontre de tes convictions, pour autant que celles-ci respectent les autres. Ne te définis pas en fonction des autres mais en fonction de qui tu es vraiment. »

« S’il te plaît, mon cœur, n’y va plus de cette façon, l’implore Constance. Prends la voiture ; moi, je me débrouillerai.

- Non, je ne supporterai pas qu’il t’arrive quoi que ce soit à toi aussi. Il est hors de question qu’on opte pour ce plan.
- Je demanderai à Jean de me prendre le matin. Ça sera un détour pour lui, mais...
- Le cabinet est à peine à quelques centaines de mètres ! Et tu sais très bien qu’aller au cabinet, en ville, au restaurant... Bref, peu importe ! c’est pareil, on en revient toujours au même schéma. Il faut aller au-delà de ça. Ils ne me font pas peur.
- On fera comme ça, il n’y a rien à discuter. »

Alex observe avec admiration la détermination inflexible de Constance.

La colère qui l’habite en ce moment accentue sa beauté, ce qui émeut considérablement Alex, tout comme la vive inquiétude qui la possède. Et puis, il faut être raisonnable... Elle a de toute façon raison.

« Très bien... Je ferai comme cela dorénavant. Nous dédommagerons Jean pour ce service. »

Satisfaite, Constance sourit, s’approche et murmure tout en l’enlaçant : « Merci, mon cœur. Cela ne sera à rien de jouer aux plus forts face à des gens étroits d’esprit... »

6.

« Je ne peux pas croire que ces porcs t’aient encore dit ça ! s’écrie Benoît.

- Arrête de crier, Ben ! Ça ne changera rien de s’énerver sur...
- Eh quoi, l’interrompt-il brusquement, on doit gentiment attendre comme ça les bras croisés qu’ils en viennent à commettre des actes pires ? ! Qu’ils en viennent aux mains ? !
- Tu sais très bien que ça n’arrivera pas !
- Parce que tu le sais, toi ? ! »

Un silence pesant s’abat sur la cuisine, où ils sont en train de souper avec Lucie.

« Écoute, reprend Camille, que veux-tu que j’y fasse ?

- Arrête un peu, tu sais très bien ce tu peux y faire. »
- Cette conversation, elle a déjà eu lieu mille fois. Mais Camille ne veut pas céder : à ses yeux, riposter ferait pire que mieux, l’indifférence est sa meilleure alliée. Elle témoigne d’une plus grande force et lui permet de ne pas s’abaisser à la stupidité de ses bourreaux.

« Tu sais très bien, Ben, qu’ils font partie de la bande d’Olivier. Je ne suis que stagiaire : je fais le moindre remous maintenant, et je peux dire adieu à ma carrière de journaliste. Dès que mon stage est fini, je me rendrai dans une autre boîte. Mais là... Tu sais à quel point il est difficile d’obtenir un stage dans cette conjoncture. Alors, je supporterai tout jusqu’à la fin de ce maudit stage avec ces collègues à la mords-moi-le-nœud. Peut-on, pour le moment, s’il te plaît, simple-

ment dîner en paix ? La journée a déjà été assez dure comme ça, j'aimerais pouvoir profiter de ce repas en famille. »

Et cette conversation se finit toujours ou presque de cette façon. Attristé, Benoît ne veut pas lui faire de la peine et donc abdique. Mais il n'en pense pas moins, bien sûr. Selon lui, Camille doit prendre les choses en main et donc soit affronter ses collègues, dont les remarques lui font vivre un enfer au quotidien, soit s'en aller. Mais ne plus endurer cela.

7.

Il arrive parfois qu'on ait beau essayer de se protéger, de se montrer plus fort mentalement, cela ne suffit tout simplement pas. On ne peut nier certaines réalités, aussi terribles soient-elles.

C'est un magnifique matin de printemps, comme on les aime : radieux, doux, qui sent les fleurs. Alex se réjouit de cette journée : le sauvetage réussi la veille de trois chiots abandonnés lui a mis du baume au cœur et a confirmé, si une confirmation était encore nécessaire, son choix de métier. Tout se passe pour le mieux ; la vie est belle.

« C'est absurde de prendre la voiture pour ces quelques mètres », songe Alex en ce matin. « Non, ce serait vraiment ridicule de le faire. »

La route est jusqu'à présent calme. Le ciel est d'un bleu miroitant. Tout va bien.

Mais ce sentiment de bonheur est vite ébranlé par un événement désastreux qui est sur le point de se produire et de marquer Alex à vie. Par l'ombre qui se tapisse dans les ténèbres de la cruauté humaine. De l'inhumanité dont font montre certains. « Comment peut-on encore dire que l'homme est un "être humain" ? » se demande tragiquement Alex, dont la personne est désormais brisée.

Ce matin si radieux, si doux, si odorant, restera à tout jamais gravé dans sa mémoire. Il est devenu un cauchemar. Les auteurs de son harcèlement, de cette atteinte à sa dignité, de son mal-être, de sa souffrance, ces monstres dont l'abomination est indescriptible viennent de l'anéantir.

Les mots durs, injustifiés, sont arrivés. Puis les insultes. Cette fois-ci, cela va trop loin. Il n'y a pas de raison, pas d'explication, pas de justification à ces comportements bestiaux. Ne pouvant plus les supporter, Alex se retourne et, les regardant dans le blanc des yeux, leur répond par un geste indécent. Les harceleurs sont d'abord étonnés... puis froissés... puis hérissés... Ils s'approchent de leur proie, qui, selon eux, n'aurait jamais dû réagir de la sorte, qui ne mérite que la violence à laquelle ils vont recourir maintenant... Comment cette proie a-t-elle osé leur répondre ? Et en plus de la sorte ? Pour qui se prend-elle ? N'a-t-elle pas peur ? Cette proie, elle est folle... pensent-ils.

Alex a mal. Ne sait plus son nom. Ne sait plus comment agir. Quoi ressentir. Quoi penser. Comment penser. Comment panser. Que faire ? Où aller ? Que dire ? À qui le dire ? Le dire ? Pourquoi avoir subi ça ? Dans quel but ces brutes s'en sont-elles pris à sa personne ? Sur la base de quoi le font-elles ? À cause de sa différence ? Toutes ces questions explosent dans sa tête, sa tête qui est sur le point d'éclater, sa personne qui s'en retrouve désormais meurtrie, agressée, souillée... Les nausées commencent à se faire ressentir, les troubles à l'envahir, le tourbillon d'affliction à s'installer.

Constance avait raison... Ils étaient plus forts, ils cherchaient à l'abattre, sans aucune raison. Et cela, c'est le pire.

Alex a mal...

8.

Il arrive parfois qu'on a beau essayer d'endurer, de se préserver, cela ne suffit pas. On ne peut nier certaines réalités, aussi horribles soient-elles.

C'est un magnifique matin printanier qui se dessine à l'horizon, et tout semble aller pour le mieux. Pour une fois, Camille est plus qu'enthousiaste de se rendre à son boulot. Le dossier Erica, conçu entièrement de sa main seule, a été achevé bien plus tôt que prévu malgré sa complexité déroutante. C'est son projet et, sans vouloir se vanter, c'est un projet grandiose qui a été réalisé uniquement grâce à son expertise.

Lors de ses études, ses professeurs épatés lui disaient déjà à quel point son talent et sa plume admirables lui permettraient d'aller loin. À ce souvenir, Camille sourit et se sent pousser des ailes. En plus, Olivier sera pour une fois content, ce qui apaisera l'ambiance généralement tendue de la boîte.

Et alors que ces pensées l'emplissent de joie, un événement dramatique se produit et, venant gâcher cette si belle journée, vont marquer Camille à vie.

Camille ne l'a pas vu venir. À son arrivée, les deux acolytes de toujours fument leur cigarette un peu plus loin. L'interpellent. L'appellent. Lui lancent une première remarque dépravante. Puis une deuxième, pire que la première. L'insultent. L'humilient. Camille, qui, jusque-là, n'a jamais manifesté la moindre réaction, qui a toujours tout supporté dans le silence, ne peut plus se contenir lorsqu'ils s'en prennent à sa famille. Ces infamies l'horrifient, l'agressent. Personne n'a le droit d'attaquer sa famille. Sur la base de quoi le font-ils ? À cause de sa différence ? C'est au-dessus de l'entendement, au-dessus de la raison, au-dessus de tout.

Il faut que d'autres collègues, qui arrivaient eux aussi, interviennent pour que cela s'arrête. Et ils mettent du temps pour le faire, beaucoup trop de temps. Camille les voit : en réalité, ils assistent au spectacle. C'est de la folie. Olivier vient finalement mettre un terme à ce cauchemar, mais certainement pas pour secourir Camille, en sang, en état de choc, immobile et incapable même de bouger. Personne d'ailleurs ne vient l'aider à se relever ni vérifier qu'il n'y a rien de grave. C'est de sa faute de toute façon, justifie-t-on. C'est plus facile pour eux. Mais Camille ne va pas bien. Des soins sont à lui apporter d'urgence. Le temps presse. Ils ne s'en préoccupent pas. Ils ne veulent pas d'histoire.

Benoît avait raison... Ses bourreaux en étaient venus aux mains, ils cherchaient à s'en débarrasser, sans aucune raison. Et cela, c'est le pire.

Camille a mal...

9.

Alex se réveille. Le haut de son corps couché sur le lit d'hôpital, Constance est à son chevet. Elle n'aura probablement pas bougé d'un centimètre de la nuit, voulant être présente à chaque instant pour l'amour de sa vie. Elle a éprouvé un choc brutal à l'appel de l'hôpital ; elle pressentait que cela se produirait un jour, mais cela restait toujours une pensée abstraite, rien de plus. Dévastée, elle s'en était fait amèrement la réflexion dans la salle d'attente alors qu'elle tournait en rond depuis deux heures.

On lui avait annoncé qu'Alex était en état de choc et avait reçu des coups qui méritaient un suivi médical approfondi. On lui a raconté que c'est un passant dans la rue qui, tombant par hasard sur ce corps recroquevillé, s'en était occupé.

Quelque peu soulagée à l'annonce du médecin venu la voir que le pronostic vital d'Alex n'était pas engagé, Constance part se dégourdir les jambes dans l'immense hôpital. La mort dans l'âme, cependant : elle sait que ses blessures ne guériront jamais.

Dans le hall d'entrée, elle croise un homme aux traits creusés qui l'interpelle. Il semble attendre que la machine à boissons lui donne ce qu'il a commandé. Sauf que, comme le constate Constance, il n'a encore rien commandé : les pièces sont toujours dans sa main. Et il ne semble pas sur le point de passer à l'acte. Elle ne sait expliquer pourquoi, mais elle a l'impression qu'elle le connaît. Elle s'avance vers lui, il ne bronche pas, il ne remarque même pas sa présence. Perdu dans ses pensées, il regarde cette machine sans la regarder. Un sentiment de compassion s'empare d'elle ; elle saisit que quelque chose de grave est arrivé. Doucement, elle lui prend le bras. Elle veut lui montrer qu'il n'est pas seul. L'accident d'Alex lui a rappelé que la vie est ô combien précieuse, et elle se veut reconnaissante de savoir que ses jours ne sont pas en danger. Elle veut être là pour Alex et pour les autres qui souffrent. L'inconnu tourne lentement la tête vers elle. Ses yeux rouges et bombés sont remplis de larmes, sa bouche entrouverte, ses cheveux en bataille, sa voix silencieuse. Il souffre. Il observe vaguement Constance. Il ne sait plus émettre de sons. Il ne sait plus comment se comporter. Et sans avertissement, Constance serre

dans ses bras cet homme qu'elle ne connaît pas, lequel lui renvoie subitement son étreinte tout en libérant au travers de ses larmes la tristesse, la colère, l'impuissance, l'incompréhension, l'injustice qu'il ressent en cet instant présent.

10.

Benoît est perdu. Inconsolable. Traumatisé. Dégoûté. Blessé. Horrifié. Effondré. Il se sent tellement petit dans ce monde qui lui paraît si tragique et si cruel. Il se sent tellement incompris, tellement seul. Il attend désespérément que Camille se réveille. Mais les médecins sont peu optimistes... Il sent une rage monter en lui. Camille, l'amour de sa vie. Qui n'a rien fait pour mériter cela. Benoît a envie de hurler au monde entier cette injustice qui le révolte et qui le répugne, il veut vociférer tout le désarroi, toute l'aversion et toute la colère qu'il éprouve en cet instant. Il en veut au monde entier, il ne comprend pas, cela le dépasse.

Il part faire un tour dans l'hôpital, car il ne sait plus contenir ni sa furie ni sa tristesse infinie. Il doit reprendre ses esprits. Il arrive dans des couloirs qu'il n'a jamais vus et qui lui offrent le parcours idéal pour s'adonner à une marche qui le fait tourner en rond. Il agit de la sorte pendant de longues minutes. Puis, les heures finissent par s'écouler. Tout à coup, il aperçoit une affiche qui présente de jeunes enfants atteints de leucémie. Ils sont tellement innocents. À cette réflexion, Benoît s'écroule et pleure longuement. Il ne comprend pas pourquoi certains doivent souffrir, pourquoi des enfants subissent des maladies comme la leucémie, pourquoi des gens innocents se font tabasser au point de se retrouver à l'hôpital entre la vie et la mort.

Après ce long moment, Benoît se relève. Cela fait deux jours qu'il n'a pas dormi ; il lui faut de quoi l'aider à tenir debout et à rester éveillé. Il veut se sentir utile et être là à chaque moment pour Camille. Il veut lui venir en aide. Il l'aime tellement... plus que tout au monde... Il se rappelle qu'une machine à boissons se trouve dans le hall d'entrée. Mais quand il y arrive, il n'a plus envie de rien. Il se rend compte qu'il n'est

plus que l'ombre de lui-même. Il agit désormais comme un zombie. Il attend qu'un signe lui parvienne... il attend très longtemps... il en a même oublié toute notion du temps. Il ne peut s'empêcher de passer en revue les mille questions qui s'emparent de son cerveau. Et plus il attend, moins il veut s'en aller. Peu importe finalement le type de boissons, se dit-il. Il veut qu'on donne un sens à sa vie. Elle lui paraît en effet maintenant tellement insignifiante. Elle a perdu de sa saveur. Il veut des réponses à ses questions, il veut des justifications claires et pertinentes, il veut que les gens comprennent que personne n'a le droit de s'en prendre à Camille, comme ses bourreaux l'ont fait. Et ses pensées défilent jusqu'à ce qu'il se perde dans l'océan infini de la douleur. Il la sent dans chacun de ses os, il la sent tellement qu'elle vient l'habiter au plus profond de lui-même et qu'il finit par ne plus rien sentir d'autre. Aucune pensée désormais ne vient le perturber. Il se sent vide. Cette sensation dure... et dure...

Une pression sur le bras interrompt soudainement son état léthargique. Il comprend alors que cela fait plusieurs minutes que cette main posée sur lui tente d'établir un contact avec lui. Mais a-t-il seulement encore l'envie voire la force d'établir un quelconque contact ? À quoi cela même servirait-il ? Le visage de Camille lui saute alors à l'esprit. Camille ne voudrait pas qu'il se referme sur lui-même comme cela... Il faut qu'il se ressaisisse et accepte l'aide qu'on vient gentiment lui proposer. Il tourne alors lentement la tête vers cette inconue qui semble vouloir lui prêter main-forte...

11.

« Alex, dit Constance, je te présente Benoît. Benoît, voici Alex. » Elle a l'air grave lorsqu'elle effectue les présentations. Alex, qui reprend des forces de jour en jour, a peur de ce qui se cache derrière cette gravité. Constance lui a parlé plusieurs fois de Benoît, cet homme qu'elle a rencontré il y a quelques jours dans l'hôpital et qui fait face à une situation tragique. Elle leur a proposé cette rencontre, se disant que cela ferait du bien à Benoît de discuter avec d'autres personnes.

« Alex, je suis heureux de vous rencontrer. Constance m'a beaucoup parlé de vous. Quel soulagement et quel bonheur cela doit être pour vous de savoir que vous pourrez bientôt repartir d'ici... »

Benoît a l'air très sincère quand il parle, mais ses traits tirés et la tristesse lisible dans ses yeux rendent ses phrases à la connotation joyeuse... peu joyeuses.

Alex le sait ou, du moins, le sent. Benoît a visiblement envie de parler, ce qui, selon les dires de Constance, est plutôt inhabituel. Ils s'observent tous les deux. Ils peuvent déchiffrer dans le regard de l'autre la souffrance qu'ils endurent.

« Constance vous a expliqué ? lui demande Alex.

– En gros. »

Benoît ne comprend pas pourquoi il lui est arrivé cela. Il ferme les yeux, il a envie de pleurer. Il n'a pas besoin de plus de détails. Il repense à Camille, qui se trouve quelques étages plus bas. Le monde lui paraît si injuste. Il rouvre les yeux et contemple la scène.

« Il est difficile en ce monde d'être une femme », concluent les murmures d'Alex avant qu'elle ne se rendorme.

12.

Alex déambule dans les couloirs. Benoît lui a expliqué où elle peut trouver Camille, si elle a envie de venir lui tenir compagnie. Il faut lui montrer qu'on est là, même si ses yeux restent clos. Alex, qui, pourtant, ne les connaît pas, veut leur témoigner son soutien. On ne l'a pas abandonnée, elle ; elle veut qu'ils sachent qu'elle sera là pour eux dans cette épreuve.

Elle descend et se dirige vers le service renseigné. Marche lentement. Se pose un tas de questions. Sent l'indignation et la colère s'emparer d'elle. Arrive à la chambre. L'observe attentivement.

« Vous connaissez Camille ? lui demande-t-on.

– Je... je ne sais pas, murmure-t-elle, sans détourner le regard du lit. J'avais envie... de... de venir... J'ai entendu parler de son cas... Je voulais... juste... lui montrer mon soutien... lui dire que je suis là...

– Parlez-lui, c'est important... »

Alex s'approche. Les larmes lui montent aux yeux. Elle tire un siège vers elle et s'assied. Elle attend, elle attend un miracle, elle attend une justice, elle attend une réparation. Elle examine chacun de ses traits.

« Camille... je... je..., commence-t-elle, perdue. Vous ne me connaissez pas... mais... sachez que je suis là, à vos côtés... Les mots me manquent... Je... Revenez, s'il vous plaît... Benoît, Lucie... ils ont besoin de vous... Je ne vous connais pas, mais... j'ai envie de vous connaître... »

Alex continue. Elle lutte contre les sanglots qui l'étouffent, mais ils auront vite raison d'elle. Elle finit par s'endormir assise sur ce siège. À son réveil, elle ne sait pas combien de temps s'est écoulé. Elle reprend ses esprits et se rend compte avec tristesse que ce n'était pas un cauchemar, elle est véritablement bien là, au chevet de cette personne dont elle ignore presque tout. Elle se lève. Prend la main de Camille. Penche la tête près de son oreille et lui souffle :

« Battez-vous, Camille. Montrez-leur que vous allez remporter cette bataille. Ne baissez pas les bras. Restez avec nous. »

Et, avant de quitter la pièce, lui jette un dernier coup d'œil en se demandant avec désespoir pourquoi cet homme innocent doit endurer cela.

13.

C'est un magnifique matin de printemps, comme on les aime : clément, agréable, lumineux. L'arrivée imminente de l'été se fait de plus en plus ressentir. On entend autour de soi parler de projets de vacances réjouissants, de temps de repos sacré, de plans ambitieux qu'on reporte toujours pendant l'année mais qu'on voudra cette fois-ci absolument exécuter.

Quelques semaines ont passé depuis les événements tragiques. Camille ne s'est toujours pas réveillé. Benoît et Lucie restent près de lui aussi souvent et aussi longtemps que possible. Les agresseurs n'ont pas été officiellement identifiés et, tant que Camille ne se réveille pas,

ne le seront jamais. Mais Benoît et Lucie continuent à garder espoir. « Justice nous sera rendue : Camille reviendra », ne cessent-ils de penser. Alex et Constance déménagent bientôt. Elles ont pris cette décision très rapidement : il leur est invivable de rester, en raison de son emplacement, dans cet appartement qu'autrefois elles ont tant aimé. Alex, qui a toujours bien aimé écrire, décide que le moment est venu de ressortir son carnet et sa plume fétiches. Elle veut décrire la vérité qui l'entoure, aussi laide soit-elle. Elle ignore si elle montrera un jour ce carnet, si elle écrit pour que le monde sache ou pour elle-même. Elle veut dépeindre les atrocités et les harcèlements qui font son quotidien, elle veut que le monde sache que, non, ça ne va pas et que, oui, il reste beaucoup de choses à faire pour pouvoir vivre sa vie de façon épanouie. Pour pouvoir être accepté tel que l'on est. Pour que l'Autre soit enfin et pour toujours accepté.